

Éva Buchi

*Bolchevik, mazout, toundra : les emprunts lexicaux au russe dans les langues
romanes. Inventaire – histoire – intégration¹*

Cette monographie a pour objet le vocabulaire d'origine russe des langues romanes standard (roumain, italien, français, catalan, espagnol, portugais) dans une perspective génético-historique.

Si l'on dispose de remarquables études théoriques ou générales portant sur le phénomène de l'emprunt lexical, il existe en revanche bien peu de travaux fiables, s'appuyant sur une base documentaire large et présentant des datations précises, qui se penchent sur l'ensemble des emprunts d'une langue (voire d'une famille linguistique entière) à une autre langue. Là se situe l'originalité de la démarche adoptée : le cadre roman et la visée exhaustive auront permis non seulement de dégager les phénomènes de convergence, mais aussi, dans une perspective contrastive, de mettre en évidence les particularités de chaque idiome examiné. En outre, le sujet se prêtait particulièrement bien à une mise en relief du roumain, une langue encore trop souvent négligée par les romanistes occidentaux.

Comme l'indique le sous-titre, le but de l'ouvrage est triple. D'abord, faire l'inventaire des emprunts au russe dans les langues romanes : pour certaines d'entre elles, on ne disposait d'aucun relevé, pour d'autres (et notamment pour le roumain), les données disponibles étaient contradictoires et se limitaient souvent à des listes non commentées. Le deuxième objectif concerne l'aspect historique et chronologique. Dans un premier temps, il s'agissait de dresser l'histoire — première et éventuellement dernière attestation, mais aussi retraçage de toutes les ramifications de l'évolution interne tel que nous l'enseigne l'étymologie-histoire — de chaque russisme isolé. Ces données ont servi ensuite à une étude synthétique des époques où l'influence russe est la plus forte dans les différents idiomes considérés. Partout où cela a été possible, l'auteure s'est attachée à suivre le cheminement des russismes à travers d'éventuelles langues de passage. En troisième lieu, elle a abordé l'intégration des russismes. Le premier para-

¹ Habilitation à diriger des recherches soutenue le 8 juillet 2003 à l'Université de Paris-Sorbonne. Membres du jury : Jean-Pierre Chambon (Université de Paris-Sorbonne ; directeur), Wolfgang Dahmen (Université de Léna ; examinateur), Martin-Dietrich Glessgen (Université de Zurich ; rapporteur), Robert Martin (Université de Paris-Sorbonne ; président), Max Pfister (Université de Sarrebruck ; rapporteur), Claude Thomasset (Université de Paris-Sorbonne ; rapporteur).

mètre à explorer concernait leur vitalité : est-on face à des emprunts plus ou moins occasionnels ou au contraire sont-ils profondément lexicalisés ? Puis se posait la question des adaptations grapho-phonétiques, morphologiques et sémantiques qui caractérisent ces emprunts. Enfin, on a fait une large place aux formations secondaires : les «dérussismes» (dérivés, composés, locutions, etc. auxquels les russismes ont donné lieu), car ils témoignent d'un degré avancé d'intégration.

La partie centrale du livre, qui couvre 477 pages, est constituée de 445 notices étymologiques, dont certaines se résument à deux paragraphes courts (l'un réunissant les matériaux et l'autre les commentant), tandis que d'autres s'étendent sur plusieurs pages (le cas extrême étant représenté par l'article SOVET, qui couvre dix-sept pages et demie). À titre d'exemple, la nomenclature de la lettre A comprend les lemmes AGITPROP, AGROMINIMUM, AKMEIST, AKMEIZM, AKYN, ALTYN, APPARAT, APPARATČIK, ARMIJA, ARŠIN, ARTEL', ARTEL'ŠČIK, ASPIRANTURA et AUL.

La structure des notices étymologiques est inspirée de celle des articles des grands dictionnaires étymologiques romans. Elle comprend quatre parties : l'entrée, la documentation, le commentaire et les notes. Les données sont présentées langue par langue. À l'intérieur de chaque langue, la présentation met d'abord en évidence, le cas échéant, les différentes bases étymologiques, le caractère oral ou écrit de l'emprunt, enfin son cheminement direct ou indirect. Afin de rendre la lecture des notices la plus aisée possible, on a opté, à l'intérieur des ensembles ainsi délimités, pour une grille d'analyse fine, mais souple, dépourvue d'un ordre fixe. Elle permet de se faire rapidement une idée des procédés formels intervenus (adaptations morphologiques ; changements de genre, de catégorie grammaticale, de suffixe ; influence d'une forme russe fléchie) ainsi que des évolutions sémantiques ultérieures.

L'architecture des sources auxquelles l'auteure a fait appel pour l'élaboration des notices étymologiques comprend trois étages : littérature secondaire sur les russismes, lexicographie romane générale et spécialisée, documentation. Cette dernière comporte une double orientation : d'une part, le dépouillement de textes très divers (récits de voyage, essais, textes d'histoire, œuvres traduites du russe, périodiques), de l'autre, l'exploitation d'un certain nombre de bases de données informatiques. La richesse des sources interrogées a permis d'élargir très nettement la base documentaire disponible sur les russismes romans.

Une attention particulière a été portée aux internationalismes, qui sont en général des emprunts à distance, et dont les dictionnaires étymologiques ne tiennent qu'insuffisamment compte. Dans bien des cas, ces recherches permettent de retracer les voies de migration des russismes primitifs : c'est notamment le français qui joue souvent le rôle d'intermédiaire dans la diffusion du vocabulaire d'origine russe dans les langues occidentales (ainsi par exemple pour *izba*, *knout*, *kopeck*, *mammoth* ou encore *samovar*). Les recherches ici présentées montrent en effet les limites d'une approche qui n'envisage que deux langues face en face, de sorte qu'il convient de se placer dans une optique plus générale. Seul le cadre roman, voire européen, permet de mesurer l'impact du russe sur une grande langue de culture comme le français, qui est à la fois langue réceptive et langue de redistribution.

Les apports qui se dégagent de ce travail relèvent de quatre catégories : datations, étymologies, assimilation et mise en perspective.

Premièrement, le dépouillement d'un nombre considérable de sources de première et de seconde main a permis d'antédater bon nombre de russismes romans par rapport à l'information disponible dans les ouvrages de référence. Les 445 notices étymologiques contiennent 333 antédations, dont roumain *cilen* n.m. "membre (d'un collège, notamment d'un tribunal)" (1775 [datation des ouvrages de référence : 1825]), italien *zar* n.m. "tsar" (1550 [1657]), français *tchernoziom* n.m. "sol caractérisé par sa couleur noire et par la présence, dans la partie la plus basse, de concrétions accumulées de carbonate de chaux, d'un type courant en Russie" (1847 [1876]), catalan *bolxevisme* n.m. "bolchevisme" (1921 [1978]), espagnol *balalaica* n.f. "balalaïka" (1853 [1965]) et portugais *apparatchik* n.m. "apparatchik" (1995 [2001]). L'étude comporte aussi un certain nombre de rétrodatations, notamment pour le domaine roumain, par exemple *chibitcă* n.f. "véhicule en forme de chariot attelé" (depuis 1814 [et non pas depuis 1789]).

Le réexamen systématique des étymologies relevées dans les ouvrages de référence, conduit à la lumière de la comparaison intra-romane, mais aussi à celle des nouvelles datations citées ci-dessus, a amené l'auteure à faire 68 propositions étymologiques inédites, dont celles d'italien *zar* (< latin de la Renaissance [étymologie des ouvrages de référence : < russe]), français *tsar* (< latin de la Renaissance [< russe]), cat. *tsar* (< français [< russe]) et espagnol *zar* (< français [< russe]). S'y ajoutent les nombreux cas

où elle arrive à arbitrer entre des étymologies concurrentes avancées par la littérature de référence, ainsi que les russismes — et ils sont légion ! — qui ne sont répertoriés par aucun dictionnaire à orientation étymologico-historique et qui, de ce fait, sont étymologisés ici pour la première fois.

En plus des datations et des étymologies, l'auteure a obtenu des résultats particulièrement tangibles dans le domaine de l'étude du degré d'assimilation des russismes. Ses conclusions dans ce domaine se nourrissent en particulier du traitement systématique et approfondi des formations secondaires générées par les russismes (les «dérussismes»), qui jouent le rôle d'un indicateur de vitalité et d'intégration dans la langue d'arrivée. Son apport le plus original à cet égard aura sans doute été la mise en évidence des russismes qui ont pris un sens secondaire détaché de la civilisation russe, comme roumain *raion* n.n. "unité administrative en vigueur en Roumanie de 1950 à 1968" (s.v. RAJON), italien *boiardi* n.m.pl. "classe sociale des familles aisées de Sicile ; directeurs des grandes entreprises d'État italiennes" (s.v. BOJARIN), français *samizdat* n.m. "ouvrage publié clandestinement (Chine/Suisse/etc.) ; auteur publié de façon clandestine (ici : J. Prévert) ; ouvrage de peu d'envergure (France)" (s.v. SAMIZDAT), catalan *troica* n.f. "trois personnes partageant une responsabilité (ici : entourage d'un peintre)" (s.v. TROJKA), espagnol *checa* n.f. "centre de détention et de torture (durant la guerre civile espagnole) ; local où œuvre une police secrète qui ne respecte pas les droits de l'homme" (s.v. ČEKA) ou encore portugais *samovar* n.m. "espèce de théière brésilienne en métal disposée sur une monture" (s.v. SAMOVAR).

Bien évidemment, l'intérêt de cette monographie dépasse celui du cumul des différentes rectifications en matière de datations et d'étymologies ainsi que celui des informations qu'elle contient sur le degré d'intégration des différents russismes. En réalité, elle tire sa véritable valeur d'une mise en perspective à deux niveaux. Le premier niveau est constitué par la vision romane adoptée dans les 455 notices étymologiques, dont le commentaire assigne à chaque idiome considéré sa place à l'intérieur d'un ensemble cohérent. Si la perspective comparatiste est particulièrement sensible dans les notices traitant des emprunts panromans, elle est toujours présente de manière sous-jacente, y compris dans les notices consacrées à une seule langue romane : le témoignage muet des langues sœurs qui n'ont pas emprunté tel lexème russe contribue aussi, à sa manière, à situer un emprunt réalisé dans un idiome donné. À ce titre, les langues romanes fonctionnent donc comme une toile de fond devant laquelle les phéno-

mènes individuels se détachent plus facilement. Le second niveau de mise en perspective consiste en une synthèse, d'abord pour l'ensemble des langues romanes, puis langue par langue, des résultats obtenus pour les 455 russismes réunis.